



STÉPHANE
HOFFMANN
On ne parle plus d'amour

roman



Albin Michel

STÉPHANE HOFFMANN

ON NE PARLE PLUS
D'AMOUR

roman

ALBIN MICHEL

On manquerait de champagne pour la réception de vendredi. Louise Lemarié est chargée par son père de passer chez le caviste en prendre trois ou quatre cartons.

– Trois ou quatre ? lui demande-t-elle.

– Quatre. Ça fera de la réserve. Tu diras que je passerai payer.

Ce qui fait tiquer le gars :

– Demandez à votre patron...

Louise a un petit rire :

– C'est mon père.

L'air navré du caviste. Il hausse les épaules et poursuit :

– Eh bien, demandez à votre père de passer me voir assez vite. La note s'allonge. Ça fait un bout de temps. Mon comptable râle. Je vous donne deux cartons. Plus, je ne peux pas. Il n'a qu'à venir chercher les deux autres. Avec son carnet de chèques. Non, plutôt sa carte bleue. Vous le lui direz ?

– Je le lui dirai.

– Promis ?

Le sourire de Louise.

– Promis !

Les deux cartons sont dans sa voiture. Louise a souri, promis, oublié. Avant La Roche-Bernard, elle a quitté la route de Nantes pour descendre vers Le Guénic-sur-Vilaine et se rappelle soudain son engagement envers le caviste.

Elle éteint la radio. Elle aimait pourtant cette chanson. Il faudra qu'elle y pense pour la *play-list* de son mariage, début septembre, dans un peu plus de quatre mois.

Ne devrait-elle pas, à cette idée, tressaillir de joie ? Or, Louise s'en fiche un peu. Son mariage l'ennuie. Personne autour d'elle ne semble d'ailleurs vraiment s'en soucier. Là encore, une ombre passe : celle, pesante, de son père.

C'est lui qui a tout manigancé.

D'habitude, la route qui descend vers Le Guénic met Louise de bonne humeur, sans qu'elle comprenne pourquoi.

C'est un chemin en lacets, à peine carrossable, goudronné depuis peu, et qui serpente depuis le plateau jusqu'au fleuve parmi ajoncs, genêts, bruyère, chênes verts et fougères, le tout surplombé de pins maritimes.

Mais aujourd'hui, l'humeur de Louise est affectée par cette histoire de champagne. Ce que lui a dit le caviste.

Les ardoises que son père semble laisser un peu partout. Grand train de vie, factures impayées et, de temps en temps, des coups de fil, messages, huissiers qui passent : « Vous remettrez ceci à votre père, on ne le fait pas pour le plaisir, vous savez, ça devient urgent. »

Au début, ces visites angoissent Louise. Elle en parle à sa mère, qui hausse les épaules :

– Il a toujours été comme ça, que veux-tu ? La folie des grandeurs. C'est de famille, son père était pareil. Il ne changera plus, maintenant. Ou alors, en pire. Et puis, ajoute-t-elle, je suis là. Il me reste encore un peu d'argent. En vingt-cinq ans de mariage, ton père m'a coûté cher, tu sais. Il m'a déjà fait les poches. J'ai dû apprendre à me défendre. J'ai appris. Ne t'inquiète pas.

Petit sourire de Louise.

– Je ne m'inquiète pas, murmure-t-elle.

Mais elle esquivé la caresse de sa mère. Ces confidences la gênent et, comme les catastrophes annoncées n'arrivent pas, Louise finit par se dire que les affaires de son père ne sont pas les siennes. Sa mère n'est pas sans fortune. Son sang-froid achève de la tranquilliser et de lui rappeler la bonne vieille règle : parler d'argent, c'est plouc.

Plus Louise descend, plus la Vilaine semble lui souffler au visage une haleine fade de vase tiède et de sel. Le barrage d'Arzal n'y peut rien : quand la force des marées se ligue à une sécheresse qui fait baisser le niveau du fleuve, l'eau salée remonte jusqu'à La Roche-Bernard et

arrose, rive droite, le petit port du Guénic dont les installations apparaissent, de virage en virage, dans un désordre devenu insupportable au père de Louise depuis qu'il a pris la présidence du yacht-club : stères de bois mal alignés, coques de voiliers retournées en attendant d'être réparées, tas de sable et de gravier, rouleaux de câbles et monceaux d'une ferraille mal identifiée mais dont on se dit que, peut-être, ça pourra servir. Moyennant quoi, l'herbe pousse, que les aiguilles de pin recouvrent peu à peu.

Plus elle approche du fleuve, plus l'humeur de Louise, malgré tout, se fait légère, et c'est presque en chantonnant qu'elle se gare près d'un hangar où s'activent quelques jeunes gars qu'elle connaît.

Pourtant, en descendant de voiture, Louise a comme un coup. « La barbe ! » Et de se demander ce qu'elle fiche là, devant l'enfilade des installations du club, le long du fleuve. Elle a rangé sa voiture près du garage à bateaux que prolongent, le long d'un quai de granit, un hangar de tôle, un atelier, une petite pelouse plantée de pommiers où l'on met à sécher les voiles qu'on vient de rincer et, au bout, à une bonne centaine de mètres, la villa où est installé le club-house.

Louise est en train de réaliser qu'elle devra porter jusque là-bas les deux cartons de champagne. Elle en a la force, ce n'est pas la question, mais elle n'en a pas l'envie.

Quelques minutes plus tard, Olivier Lemarié gare en klaxonnant, près de la voiture de sa fille, sa nouvelle Range Rover dont les deux derniers loyers ont été rejetés par la banque. Dans le coffre ouvert de Louise, il remarque deux cartons de champagne.

– Hé, toi !

– Monsieur ?

Olivier Lemarié tique. Il préfère qu'on l'appelle « Président », surtout aujourd'hui, mais il trouve élégant de se montrer accessible. La tête du jeune homme lui dit bien quelque chose : un de ces crève-la-faim traînant toujours au club, rêvant d'être en mer sans se donner les moyens d'un bateau – il les méprise un peu pour cela –, mais il est incapable de se rappeler son prénom.

– Prends ces bouteilles et porte-les avec les autres !

– Les autres ? Où ça ?

Le président Lemarié ne répond pas. « Quel con ! » se dit-il, et il se dirige vers le club-house. Il aurait pu prendre un carton, mais est-ce son travail ? Est-ce de

son âge ? Peut-il prendre le risque de se salir, un jour comme aujourd'hui ?

Sur les cent mètres qui le conduisent au club-house, Olivier Lemarié croise quelques-uns des bénévoles du yacht-club du Guénic-sur-Vilaine, marins sans bateaux qui s'attardent sur les pontons devant les bateaux sans marins. Confondant les prénoms, il la joue à la camarade et se glorifie de se montrer si simple, si aimable et si drôle.

– Alors, les gars, dit-il au hasard, on embarque pour le Rhum, cette année ?

– Ah ça, Président, on aimerait bien. On a tout ce qu'il faut, dit l'un d'eux en montrant ses mains. Oui, on a tout ce qu'il faut. Il nous manque juste l'argent et le bateau.

– Bah ! ça se trouve, tout ça, ça se trouve. Faites comme moi, ha ! ha ! ha ! Épousez une femme riche !

Les gars prolongeraient bien la discussion, mais le Président a déjà filé, content de s'être montré si abordable, pense-t-il, « ils sont comme mes ouvriers, je les impressionne, sans doute, mais c'est la noble solitude de ma fonction. Il faudra que j'y pense pour mon livre ».

En fait, Olivier Lemarié est mal à son aise avec ces jeunes passionnés loqueteux, trop exaltés pour avoir déjà l'élégance qu'il veut donner à son club. Ainsi avait-il dû un jour remettre à sa place un matelot traînant en survêtement sur les pontons :

– Hé ! tu te crois où, toi ? Dans un gymnase ? Au

bataillon de Joinville ? On ne fait pas son service militaire, ici. Va t'habiller correctement.

S'habiller correctement, au yacht-club du Guénic-sur-Vilaine c'est connaître, sans les avoir appris, les codes pour les dépasser, être usé mais pas trop, se sentir à l'aise avec des fautes de goût qu'on fait exprès, un négligé chic, bref : bien élevé depuis plusieurs générations.

Aussi le président Lemarié a-t-il pris l'habitude, lorsqu'il croise quelqu'un, de le toiser de haut en bas, puis de bas en haut, pour voir si sa dégaine le rend digne ou non de son club.

En attendant son mari, Suzanne Lemarié virevolte dans le club-house, mot bien pompeux pour cette vieille, petite, triste et solide bicoque de granit aux murs épais, aux ouvertures minuscules, que le président Lemarié a fait acheter par un consortium d'entreprises morbihanaises pour y installer ses assises.

Malgré l'importance de la cérémonie d'aujourd'hui, dont son mari parle depuis des semaines, Suzanne n'est pas allée chez le coiffeur, mais elle porte une robe neuve, assez évasée, resserrée à la taille et dans laquelle elle peut tourner plus encore. Jouant des hanches, elle ne s'en prive pas. Elle sent sur ses cuisses l'air frais et déjà léger de cette mi-avril, rit toute seule, ça la rend heureuse.

– Nous n'aurons jamais assez de champagne ! dit-elle soudain à Louise, qui hausse les épaules.